

LIVRE IV

PÉRIODE KAMAKOURA (1186-1332)
DÉCADENCE DE L'ÉRUDITION

CHAP. I. — Introduction.....	125
— II. — Ouvrages historiques.....	129
— III. — Tchômei et le Hôziôki.....	140
Poésie.....	152
Ouvrages en chinois.....	153

LIVRE V

PÉRIODES NAMBOKOU-TCHÔ (1332-1392)
ET MOUROMATCHI (1392-1603)
ÉPOQUE D'IGNORANCE

CHAP. I. — Introduction. Zinkôciôtôki. Taihéiki.....	155
— II. — Kenkô et le Tsouré-dzouré-gousa.....	175
— III. — Poésie. Le Nô ou drame lyrique. Kiôghen ou la Farce.....	188

LIVRE VI

PÉRIODE YÉDO (1603-1868)

CHAP. I. — Introduction. Taikôki.....	207
— II. — Les Kangakouça (érudits en chinois).....	215
— III. — Le xvii ^e siècle : Littérature populaire; Saïkakou; Histoires pour les enfants; Tchikamatsou et le drame populaire.....	257
— IV. — La poésie du xvii ^e siècle. Haïkaï ou Hokkou. Haïboun. Kiôka.....	278
— V. — xviii ^e siècle : Kangakouça. Romans. Ziçô et Kiséki. Zitsourokou-Mono. Vasôbiôyé. Drame populaire....	289
— VI. — xviii ^e siècle (suite) : Vagakouça ou savants en antiquités japonaises.....	304
— VII. — xix ^e siècle : Hirata. Kangakouça. Les sermons Singakou. Littérature bouddhiste.....	323
— VIII. — xix ^e siècle (suite) : La littérature d'imagination.....	334

LIVRE VII

PÉRIODE TOKIO (1868-1900)

Quelques développements récents.....	371
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	393

LITTÉRATURE JAPONAISE

LIVRE PREMIER

PÉRIODE ARCHAÏQUE

(AVANT L'AN 700 DE NOTRE ÈRE)

Il est certains faits géographiques et autres qu'il faut avoir présents à l'esprit pour bien comprendre l'histoire de la littérature japonaise. Si nous jetons un coup d'œil sur une carte de l'Asie Orientale, nous voyons que le Japon forme un groupe d'îles d'une superficie quelque peu plus étendue que celle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et séparées du continent voisin par un étroit bras de mer. Là s'étend la péninsule de Corée, habitée par un peuple distinct des Chinois par la race et le langage, mais, depuis les temps les plus anciens, dépendant politiquement et intellectuellement de son puissant voisin. La Corée a montré peu d'originalité dans le développement de sa littérature et de sa civilisation, et son importance par rapport au Japon dépend de sa situation géographique, qui, au début de l'art de la naviga-

tion, en fit l'intermédiaire naturel entre la Chine et le Japon.

La Chine, avec son antique civilisation, sa littérature abondante et remarquable sous tant de rapports, son histoire qui remonte à plus de deux mille ans, a, depuis bien des siècles, exercé une influence prépondérante sur toutes les nations avoisinantes. Ce que la Grèce et Rome furent pour l'Europe, la Chine le fut pour les nations d'Extrême-Orient, et le Japon en particulier lui doit beaucoup. Il n'est aucune branche de la pensée et de la vie nationale du Japon, civilisation matérielle, religion, morale, organisation politique, langue ou littérature, qui ne porte les traces de l'influence chinoise.

Au delà de la Chine se trouve l'Hindoustan, qui a fourni le Bouddhisme, facteur important dans la formation de la littérature du Japon. Si, vis-à-vis du Japon, la Chine prend la place de la Grèce et de Rome, le Bouddhisme, avec son influence adoucissante et humaine, occupe une situation analogue à celle du Christianisme dans le monde occidental. La prépondérance alternée de ces deux puissances est un trait intéressant dans l'histoire du Japon, et nous verrons bientôt qu'elle n'a pas été sans effet sur sa littérature.

Cependant, il ne faut pas oublier le génie naturel de la nation japonaise, qui, en dépit de tout ce qu'elle doit à l'extérieur, a néanmoins gardé son originalité. Les Japonais ne se sont jamais contentés de simples emprunts. Dans leurs arts, leurs institutions politiques et même leur religion, ils ont eu l'habitude de modifier considérablement tout ce qu'ils ont pris aux autres et de le marquer au coin de leur esprit national. Il en va de même avec leur littérature. Bien qu'elle soit grandement

redevable à la Chine, et parfois gênée dans son développement naturel par un abandon trop aveugle aux directions étrangères, elle demeure néanmoins un indice fidèle du caractère national. C'est la littérature d'un peuple brave, courtois, gai et aimant le plaisir, sentimental plutôt que passionné, spirituel et enjoué, de compréhension vive mais peu profonde, ingénieux et inventif, mais difficilement capable d'une grande œuvre intellectuelle, d'esprit ouvert et doué d'une vorace avidité de science, avec une tendance à la netteté et à l'élégance d'expression, mais ne s'élevant que rarement ou jamais au sublime.

La position insulaire et l'indépendance politique du Japon expliquent partiellement, sans doute, que la littérature y ait conservé son originalité de caractère; mais ce fait est dû plus vraisemblablement à une différence fondamentale de race avec les nations auxquelles les Japonais ont emprunté. Il y a lieu de croire que le peuple japonais contient un élément aborigène polynésien (que certains appellent malais), mais les témoignages du langage et de l'anthropologie prouvent d'une façon concluante qu'il est, somme toute, de race continentale, bien que complètement distinct de la race chinoise. Les Japonais doivent être originaires d'une région plus septentrionale, et les considérations géographiques indiquent nettement la Corée comme leur point d'embarquement lors d'une invasion du Japon actuel. Il serait imprudent de s'aventurer plus loin, et nous ne prétendons nullement fixer la date de leur immigration. Les traditions sont muettes sur ce point ou semblent admettre que les Japonais sont aborigènes. La colonisation dura probablement pendant des siècles, et les nombreuses immigrations de Corée au Japon, aux

époques historiques, ne sont sans aucun doute qu'une simple continuation de ce même mouvement.

Le premier fait de cet ordre qu'on puisse recueillir dans les légendes qui nous ont été conservées par les anciennes annales japonaises est une invasion par une armée conquérante venant de l'île de Kiou-Siou, de la partie centrale du pays où s'étaient déjà installés des hommes de race japonaise. Leur chef, Zimmou Tennô, que l'on reconnaît comme le premier mikado, établit sa capitale dans la province de Yamato, à une époque qu'il vaut mieux ne pas trop préciser; disons : quelques siècles avant l'ère chrétienne. Là, ou dans une des provinces voisines, ses successeurs régnèrent pendant plusieurs siècles, chaque mikado se construisant un palais et fondant une capitale dans une localité nouvelle. Une pareille organisation, quasi nomade, est évidemment incompatible avec un sérieux développement de la civilisation. Ce ne fut guère que lorsque la capitale fut établie d'une façon plus définitive à Nara, au commencement du VIII^e siècle, que quelque progrès réel fut fait en littérature et en art.

Bien que la période archaïque ne nous ait laissé que peu de monuments littéraires, elle est marquée cependant par deux événements d'une importance capitale pour le développement de la littérature au Japon. Le premier est l'introduction de l'art d'écrire, qui amena la connaissance de la littérature et de l'histoire de la Chine; l'autre fut la propagation de la religion bouddhique. Cela se fit, d'abord, par l'intermédiaire de la Corée, qui les tenait de la Chine depuis peu de temps. Avant de connaître les Chinois, les Japonais n'avaient pas de caractères écrits. Il est probable que certains individus avaient acquis dans les siècles précédents la

connaissance de l'écriture et du langage chinois, mais la première mention que l'on trouve de l'étude du chinois au Japon se place en l'an 405 après J.-C. Cette année-là, un Coréen nommé Vanghin fut appelé auprès d'un prince impérial japonais comme professeur de chinois. Il fut le premier d'une série de professeurs coréens dont l'enseignement amena dans les mœurs et les institutions japonaises une révolution non moins profonde et importante que celle produite de nos jours par le contact de la science et de la civilisation occidentales.

Le Bouddhisme fut introduit environ cent cinquante ans plus tard — vers le milieu du VI^e siècle, — mais il ne commença à se répandre qu'au VII^e siècle. Son véritable fondateur au Japon fut le prince impérial Sôtokou Daïsi, qui mourut en l'an 621.

Dans les rares reliques de l'époque dont nous nous occupons ici, il n'y a guère de traces d'influence bouddhique ou chinoise. Pourtant, le *Kiouziki*, ouvrage historique attribué au prince que nous venons de nommer, peut être signalé comme une exception. Mais son authenticité a été mise en doute, et, comme il est écrit en chinois, il n'a, à proprement parler, rien à voir avec la littérature japonaise.

Chants.

Les plus anciens vestiges de la véritable littérature nationale du Japon sont des séries de chants contenus dans les antiques annales connues sous le nom de *Koziki* et de *Nihongi*, et les *Norito* ou liturgies du Sinto, qui est la religion japonaise primitive.

Ces chants ont trait à des événements plus ou moins

historiques et sont attribués à des mikados ou autres personnages distingués. Un certain nombre viendraient de Zimmou Tennô, qui fonda, prétend-on, la monarchie japonaise en 660 av. J.-C., et des origines tout aussi légendaires sont octroyées aux autres. Nous nous rapprocherons probablement de la vérité en assignant pour date aux poèmes des *Koziki* et des *Nihonghi* la fin de la période archaïque, c'est-à-dire le VI^e et le VII^e siècle de notre ère.

La poésie de cette époque présente un certain intérêt philologique et archéologique, mais son mérite littéraire est restreint. La langue est encore informe; l'imagination et les autres qualités essentielles de la poésie manquent complètement.

Quoi de plus primitif, par exemple, que le chant de guerre suivant, qu'on dit avoir été chanté par les soldats de Zimmou Tennô, et qui, ainsi que l'auteur des *Nihonghi* nous l'affirme, était encore chanté par la garde impériale de son temps?

Ho! voici le moment!
Ho! voici le moment!
Ha! Ha! Psa!
Allons, mes enfants!
Allons, mes enfants!

Ou celui-ci, qui est daté de l'an 90 av. J.-C.?

La demeure de Mioua,
Fameuse pour son doux saké,
Dès le matin, sa porte
Poussons-la grande ouverte —
La porte de la demeure de Mioua!

Le *saké*, il est bon de le savoir, est une liqueur enivrante extraite du riz.

Le chant suivant, qu'on dit avoir été composé par le mikado Ozin, l'an 282 ap. J.-C., mais qui appartient vrai-

semblablement au VI^e siècle, indique assez bien quel niveau avait atteint la poésie de cette période. Ce mikado était sur le point d'ajouter à son harem une femme très belle nommée Kami-naga-himé, ou « la fille aux longs cheveux », lorsqu'il découvrit que son fils en était violemment amoureux. Il les invita tous deux à un banquet et, à la grande surprise de son fils, le mikado lui céda la dame en ces termes :

Voici, mon fils!
Sur la lande, pour de l'ail à cueillir,
De l'ail à cueillir,
Par le chemin, comme j'allais,
Agréable de parfum
Était l'oranger en fleurs;
Ses branches basses,
Des gens les avaient toutes pillées;
Ses branches hautes,
Des oiseaux perchés les avaient fanées.
Au milieu, ses branches
Recélaient dans leur cachette
Une fille rougissante.
Voici! mon fils, pour toi,
Qu'elle se couvre de fleurs.

Les *Koziki* et les *Nihonghi* nous ont conservé plus de deux cents de ces poèmes. Leur étude contribue à rectifier des idées du genre de celles de Macaulay qui, partant de cette prémisse, abandonnée aujourd'hui, qu'Homère est un poète primitif, déclarait que « dans un état social grossier on peut s'attendre à trouver le tempérament poétique à son plus haut point de perfection ». A en juger par la poésie japonaise, le manque de culture ne stimule en aucune façon la faculté poétique. On ne rencontre nulle part « l'agonie, l'extase, la plénitude de foi » que Macaulay voudrait trouver dans ces productions d'un âge et d'une contrée qui étaient certainement moins avancés en culture intellectuelle que l'âge et la contrée d'Homère. Au lieu de passion, de sublimité,

d'imagination vigoureuse, nous n'avons guère que de doux sentiments, des jeux de mots, de jolis concetti. De plus, on ne peut écarter le soupçon que ces poèmes doivent même, en quelque mesure, à une inspiration chinoise, les qualités poétiques qu'ils possèdent. Toutefois, on ne saurait en fournir une preuve catégorique.

Rituels sintoïstes.

La prose de la période archaïque est représentée par une série de *Norito*¹ ou prières aux déités de la religion sinto, qui étaient récitées avec beaucoup de cérémonie par les *Nakatomi*, corporation héréditaire d'officiers de cour dont la fonction spéciale était de représenter le mikado dans sa qualité de grand-prêtre de la nation. On ignore le nom de leurs auteurs et la date de leur composition. Elles sont dans leur essence d'une très grande antiquité, mais il y a des raisons de croire qu'elles n'ont pris leur forme actuelle que vers le VII^e siècle, et quelques-unes même plus tard encore. Les *Norito* ne durent pas être rédigés avant la période Yenghi (901-923), pendant laquelle fut entrepris l'ouvrage intitulé *Yenghiciki* ou Préceptes de Yenghi, qui était un recueil de règles rituelles en vigueur à cette époque. Le *Yenghiciki* énumère soixante-quinze de ces prières, et donne le texte de vingt-sept, qui, sans doute, comprennent les plus importantes. Il y a des prières pour obtenir une bonne moisson, pour conjurer le feu et la peste, pour attirer des bénédictions sur les palais, pour des services en l'honneur de la déesse des aliments, pour les divinités

1. Voir *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, mars 1879, etc. pour la traduction de quelques-uns de ces *Norito* par Sir Ernest Satow.

du vent et ainsi de suite. La plus fameuse de toutes est le *Oharai* ou Service de Purification Générale. Elle n'est pas dépourvue de qualités littéraires, ainsi que le montrera la traduction suivante. Les autres *Norito* que j'ai lus sont d'un mérite bien inférieur.

« Prêtez l'oreille, vous tous, princes impériaux, princes, ministres d'État et hauts fonctionnaires qui êtes assemblés ici, et écoutez la Grande Purification par laquelle, à cette phase de lune du sixième mois, sont lavés et effacés tous les péchés qui peuvent avoir été commis par les officiers et les serviteurs impériaux — soit qu'ils portent l'écharpe (les femmes) ou l'épaulette (intendants); soit qu'ils portent l'arc sur le dos, ou qu'ils ceignent l'épée.

« Jadis, nos ancêtres impériaux qui habitent la plaine du haut ciel convoquèrent en assemblée les huit cents myriades de divinités, et tinrent conseil avec elles. Et ils donnèrent cet ordre, disant : « Que notre auguste petit-fils gouverne paisiblement le pays des blonds épis de riz, la plaine fertile des roseaux. » Mais dans la contrée qu'on lui donnait ainsi il y avait des divinités sauvages. On les châtia d'un châtiment divin et on les expulsa d'une expulsion divine. De plus, les rochers, les arbres et l'herbe, qui avaient la faculté de parler, furent réduits au silence. Alors, on le dépêcha vers la terre, de son trône céleste et éternel, et en descendant il fendit, d'une façon terrible, les couches innombrables des nuages du ciel. Ici, au centre du pays qui lui était confié — dans Yamato, la contrée du Grand Soleil —, l'auguste petit-fils établit son règne paisible et édifia un beau palais, basant solidement sur les rocs profonds les piliers massifs et élevant jusqu'au haut ciel les charpentes du toit qui devait l'abriter du soleil et des nuages.

« Or, parmi les offenses diverses que peuvent commettre ceux de la race céleste destinée de plus en plus à peupler ce pays aux lois pacifiques, il y en a qui sont du ciel et d'autres de la terre. Les offenses célestes sont le bris ou le renversement des limites entre les champs de riz, le comblement des rivières, l'enlèvement des conduites d'eau, l'écorchement tout vif, l'écorchement à rebours... Les offenses terrestres sont : la mutilation des corps vivants, la mutilation des corps morts, la lèpre, l'inceste, les calamités causées par les choses qui rampent, par les grands dieux et les grands oiseaux, la destruction du bétail, les sortilèges.

« Chaque fois que ces offenses sont commises, que le grand Nakatomi, selon la coutume du Palais du Ciel, rogne à chaque bout, tour à tour, des baguettes célestes, afin de faire une série complète de mille rangs pour offrandes. Ayant coupé à chaque bout, tour à tour, des roseaux célestes, qu'on les divise en multiples brosses. Alors, qu'on récite cette grande liturgie.

« Quand on fera cela, les dieux du ciel ouvrant toutes grandes les portes du ciel et fendant les couches nombreuses des nuages s'approcheront d'une majestueuse allure et prêteront l'oreille. Les dieux de la terre, escaladant le sommet des hautes montagnes et le sommet des montagnes basses, écartant les brumes des hautes montagnes et celles des montagnes basses, s'approcheront et prêteront l'oreille.

« Alors aucune offense ne demeurera sans purification, depuis la cour du fils auguste des dieux jusqu'aux confins les plus reculés du royaume. Comme les nuages amoncelés sont dispersés au souffle des dieux des vents, comme les brises du matin et les brises du soir dissipent les vapeurs du matin et les vapeurs du soir; comme un

énorme navire, amarré dans un vaste havre, abandonne ses amarres d'arrière, abandonne ses amarres d'avant et s'élanche sur l'immense océan, comme ces épaisses broussailles là-bas sont frappées et déblayées par le croissant aigu forgé au feu — ainsi les offenses seront entièrement emportées. Pour les laver et les purifier, que la déesse Séoritsou-himé, qui habite dans les rapides du fleuve impétueux dont les cataractes dégringolent des hautes montagnes et des montagnes basses, les entraîne dans la grande plaine de la mer. Là, que la déesse Haya-akitsou-himé, qui habite dans les flux et les reflux myriadaires des marées de la mer furieuse, et dans les lieux de rencontre myriadaires des marées des myriades des chemins de la mer, les engloutisse, et que le dieu Iboukido-Nouci, le maître de l'endroit jaillissant, qui habite dans Iboukido, les lance jusque dans les régions inférieures. Alors, que la déesse Haya-sasoura-himé, qui habite la région inférieure, les dissolve et les détruise.

« Elles sont maintenant détruites, et tous, depuis les serviteurs de la cour impériale jusqu'au peuple des quatre coins du royaume, sont depuis ce jour purs de toute offense.

« Assistez, vous tous, avec les oreilles dressées vers la plaine du haut ciel, à cette Grande Purification par laquelle, à cette phase de la lune du sixième mois, au coucher du soleil, vos offenses sont lavées et purifiées. »

Les *Norito*, bien qu'en prose, sont à certains égards plus poétiques que beaucoup de monuments de la poésie de l'époque. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question générale, à savoir si la littérature commence avec la prose ou la poésie. On peut remarquer cependant

que la littérature japonaise primitive offre deux types imparfaitement différenciés : — une poésie qui, dans sa métrique, sa pensée et son expression, ne s'éloigne guère de la prose — et des compositions en prose qui contiennent un élément appréciable de poésie.

LIVRE II

PÉRIODE NARA¹

(VIII^e SIÈCLE.)

CHAPITRE I

PROSE DE LA PÉRIODE NARA LE KOZIKI

A strictement parler, cette période commence en 710, quand Nara devint le siège du gouvernement du mikado, et elle finit en 784, lorsque la capitale fut transportée à Nagaoka, dans la province de Yamaciro, localité qui fut abandonnée quelques années plus tard pour la ville actuelle de Kiôto. Pour notre dessein présent, il est suffisamment exact de faire coïncider la période Nara avec le VIII^e siècle.

Avec l'établissement de la capitale à Nara prit fin l'ancien système d'après lequel chaque mikado se construisait un palais dans une localité nouvelle. Cela n'était pas seulement, en soi, une importante mesure au point de vue

1. J'ai suivi, pour plus de commodité, la mode japonaise de désigner les périodes historiques par les noms des localités qui furent le siège du gouvernement à chaque époque.